

l'autre bout de la courbe. Nous débarquâmes au nombre de quarante, et cependant nous nous sentions perdus dans le bourg immense et silencieux. J'en avais compté 15 en tout, dont l'un se compose de 180 huttes; mettons 1500 sur le pourtour du méandre, cela faisait, à seulement quatre personnes par feu, une population totale de 5200 habitants.

L'avant-garde de nos marcheurs arrivait à 5 h. 30; immédiatement après éclata une violente tempête, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre épouvantables, comme on peut les attendre d'une atmosphère tellement saturée de vapeurs, que le soleil reste toujours caché derrière une brume grisâtre. En haut, tout autour, sur la forêt, sur les villages, sur la rivière, la foudre, de ses dards de flamme, déchirait rageusement les nuages épais, lents et lourds, qui depuis si longtemps pesaient sur nos têtes et s'écoulaient maintenant en coups d'eau. Rien que l'excessive énergie de cette électricité concentrée ne pouvait nettoyer l'atmosphère, et permettre aux habitants de voir la couleur du ciel et de sentir la bienfaisante influence du soleil. Quatre heures durant, nous fûmes les spectateurs de cette tourmente effroyable, mais nous étions en sûreté dans les cases des Banalya, et sans inquiétude sur le sort de la caravane : à l'autre pointe du croissant nos gens occupaient Bandangui; de minute en minute, ils tiraient pour nous avertir de leur bonne fortune; nous autres, moins prodigues, nous leur répondions par les *tontaine ton ton* de nos olifants.

Une aussi nombreuse population possède nécessairement ses champs de manioc, ses plantations des deux espèces de bananiers, de maïs, de canne à sucre, ses jardins potagers, et je donnai l'ordre d'y camper jusqu'au 15; du reste, la lourde pluie avait détrempé le sol.

A neuf heures, la voix de Nelson demandant « Côtelette et Café » m'apprenait que l'arrière-garde avait rallié! Pour côtelettes, nous avons, ce soir-là, des gâteaux de cassave, une ou deux bananes grillées et un plat d'herbes potagères, puis le thé ou le café. Impossible de se procurer chèvres ou poules, gibier à poil ou à plume. Nous n'avions encore aperçu que deux crocodiles et un hippopotame, mais ni éléphants, buffles ou antilopes, ni même de sangliers, quoique leurs fumées fussent nombreuses. Comment en pouvait-il être autre-

ment avec le tapage que faisaient les pionniers, leurs appels, leurs cris, les coups de hache, le froissement des feuilles, le craquement des branches, le fracas des arbres abattus, et les mille voix d'une caravane en marche : causeries, commérages, récits, rires, disputes, plaintes et exclamations? On n'avancait dans la brousse qu'en sabrant, à l'aide de coute-las, de serpettes ou de cognées, les lianes enchevêtrées et les obstructions de toute sorte, et quand même les hommes fussent restés muets, le bruit produit par ces engins de destruction eût suffi pour effrayer les animaux; du reste, à quelques pas de nous derrière le hallier, nous n'eussions pu les apercevoir à travers les masses impénétrables de la verdure.

Je profite de mes loisirs pour visiter un petit archipel près de Bandangui. Sur l'une des îles se trouvent des écaillés d'huîtres en tas immenses, dont l'un mesure 18 mètres de long, 3 de large et 1 de haut. On peut se représenter les festins auxquels les indigènes avaient dû prendre part dans leurs antiques pique-niques, et le temps écoulé depuis qu'avait été ouvert le premier de ces bivalves. A mon retour je remarquai, sous un éboulis au centre de la courbe, une strate de ces coquilles recouverte d'un mètre d'alluvion.

Le jeune Bakoula m'apprit beaucoup de choses : à l'intérieur des terres, au nord, vivent les Babourou, très différents des autres tribus; en amont de la rivière, à un mois de marche, demeurent des nains, hauts de 60 centimètres, disait-il, et portant longue barbe; il était allé une fois jusqu'à Panga, où la rivière tombe d'une hauteur qu'atteindrait à peine l'arbre le plus élevé; les tribus de la rive gauche donnent le nom de Loui à l'Arouhouimi, tandis que les Babourou de la rive droite le connaissent sous celui de Louhali, etc., etc. Bakoula était un garçon excessivement rusé, un cannibale pur sang, qui aurait trouvé délicieux un plat de chair humaine. Il jouait parfaitement son rôle et, par un « mimétisme » instinctif, avait su parfaitement s'adapter au milieu où il se trouvait pour l'heure; si tous les indigènes avaient su pratiquer la politique de cet enfant, notre voyage dans leur pays eût été autrement facile et attrayant. Certes je les crois tous aussi habiles et rusés que Bakoula, mais ils n'ont pas le même courage.

De la capitale du chef Bambi, de la tribu des Banalya, nous

nous dirigeons le 15, par terre et par eau, vers les villages des Boungangeta. La matinée était brumeuse et mélancolique, les nuages bas et lourds. Je regardais la sombre rivière couler silencieusement entre les hautes frondaisons qui lui faisaient un rempart infranchissable; je me disais que cette région semble attendre dans le recueillement le clairon de la civilisation, qui l'appellera à faire à son tour œuvre virile comme les autres peuples de la terre. Je comparais son attitude expectante au calme absolu qui précède le point du jour, quand la nature entière est endormie, que le temps ne semble pas compter, que les passions tumultueuses paraissent éteintes, que le silence est si profond qu'on croit entendre le battement du cœur, et que les plus intimes pensées semblent être prononcées trop haut. Lorsque la jeune aube s'éveille grise et blanche à l'orient, il passe dans l'air comme une haleine de la vie invisible, tout renaît à la lumière, se réveille, chante, respire et la nature entière sort de sa torpeur. Mais ici rien ne bouge; la forêt reste dans son assoupissement, et la rivière coule toujours la même. Comme la Belle au Bois dormant, la nature africaine, malgré son long sommeil, ne marque pas son âge; quoique vieille, incroyablement vieille, c'est toujours la vierge qui repose.

On ne saurait se faire l'idée des immenses étendues que cette fertile région pourrait livrer à la culture. Les bords de la rivière sont populeux, il est vrai; mais le travail n'en a pas pris possession. Quelques petits essarts autour des stations, quelques champs de manioc, quelque clairière plus ou moins vaste qui s'ouvre en forme de cratère dans la grande sylve, au milieu les méchantes cases où s'entassaient les sauvages, et c'est tout.

Je n'avais guère, sur le bateau, d'autre distraction que d'esquisser le cours supérieur de l'Arouhouimi, cours inconnu jusqu'à ce jour et sur lequel il m'était impossible de me procurer des renseignements, les aborigènes se sauvant à notre approche comme des rats courant à leur trou. Jusqu'où m'était-il permis de dévier de la route indiquée? Par la rivière, on pouvait transporter les malades et les faibles et soulager les bien-portants; on pouvait transporter les bagages et les vivres qui abondent sur les bords, mais ces avantages compenseraient-ils le grand détour qu'impliquait cette longue courbe? En for-

mant de nombreux méandres, elle remonte vers le nord à 70 ou 90 kilomètres de notre voie. C'est beaucoup; mais en considérant le chiffre des malades et l'épuisement général, je pensai qu'après tout, quand même elle atteindrait le deuxième degré de latitude nord, il vaudrait infiniment mieux la suivre que de nous replonger dans la forêt.

La température pendant les matinées brumeuses était de 24° C., de 25 à la surface de l'eau. Quel bonheur de respirer l'air pur de la rivière après l'atmosphère étouffée et viciée de nos campements en forêt!

Le 16, notre flottille, composée de l'*Avance*, de la grande pirogue et de 4 canots glanés en route, emmène 74 hommes et 120 charges. La moitié de nos pagazi sont débarrassés de leurs fardeaux, comme ils l'étaient déjà des tranches du bateau d'acier, et, de deux jours l'un, ils n'ont rien à porter du tout. Nous passons devant l'embouchure d'un affluent très important et faisons halte à près de deux kilomètres plus loin.

La température s'élève à 54°,5; en conséquence, la pluie se déverse bientôt par torrents, précédée, comme d'habitude, par des coups de tonnerre et des éclairs. J'aimerais à savoir combien il est tombé de centimètres d'eau pendant ces dix-neuf heures d'averse continue! Peu d'entre nous ont dormi. Enfin, le 17, à une heure de l'après-midi, nos gens se mettent à tordre couvertures et vêtements pour les sécher, et l'entrain et la gaieté finissent par reparaitre. La présence d'étrangers dans le voisinage a dû faire passer quelques mauvais moments aux aborigènes; s'ils avaient eu connaissance des richesses que nous possédions, ils auraient pu tirer bon parti de leurs chèvres et volailles.

A trois heures de l'après-midi, la colonne de marche campait en face de la station du bas Mariri. Non contents de leurs énormes tambours de bois qui répandaient l'alarme à 16 kilomètres, les naturels vociféraient de tous leurs poumons, si bien qu'à deux kilomètres nous les entendions crier. L'absence de tout autre bruit donnait à leurs voix une puissante portée.

Les Somali, excellents et utiles serviteurs dans un pays comme celui des Massaï ou dans le Soudan brûlé, ne valent rien dans les contrées humides. Cinq avaient refusé de rester à Yam-bouya, insistant pour m'accompagner. Depuis que nous avions pris la rivière, je les employais en qualité de bateliers. du

moins tant qu'ils furent capables de manier la gaffe ou l'aviron, mais leurs forces ne tardèrent pas à décliner, et ils ne furent plus que de simples passagers. Quand ils descendent à terre, et sans autre effort, les deux heures passées à remonter la rivière les ont tellement éreintés qu'ils sont incapables de se construire un abri contre la pluie et l'humidité. Ce sont de fieffés voleurs, et les Zanzibari ne veulent pas les laisser s'approcher de leurs huttes. Donc, il nous faut, tous les jours, veiller à ce qu'on leur fournisse une portion de vivres; ils aimeraient mieux jeûner que se donner le mal de lever les bras pour cueillir les plantains au-dessus de leurs têtes.

Nous arrivions le 18 à 16 kilomètres en aval du Mariri supérieur; les canots n'avaient mis que 4 heures $\frac{1}{4}$ à franchir la distance, mais la colonne de marche ne parut pas le soir.

Le 19, nos mariniers passent 2 heures $\frac{1}{2}$ à tailler une route jusqu'au-dessus des rapides du Mariri supérieur. Pour regagner le campement, il ne fallut que 45 minutes. Notre pas, pour remonter la rive en ouvrant une voie, étant à peu près le même que celui de la caravane, j'en conclus que nous pourrions avancer d'à peu près 10 kilomètres par jour à travers la forêt. De retour au bivouac, je fis reformer la colonne et la conduisis jusqu'au bout de notre sentier. Le bateau et les canots furent halés sans accident au-dessus des rapides: nos éclaireurs se procurèrent des vivres à un village à 3 kilomètres au-dessus du camp, et l'avant-garde l'occupa le lendemain.

Deux heures après, quelques naturels de Mariri s'approchèrent en canot, nous offrant des provisions. Bakoula nous servit d'interprète. Nous leur achetâmes une couple de poules, et l'après-midi ils en apportèrent encore trois: les premières transactions commerciales que nous eussions menées à bien sur l'Arouhouimi. Mariri est une station importante, riche en bananiers, à l'encontre du village où nous campions. Deux hommes, Charlie n° 1 et Moussa ben Djouma, ne rentrèrent pas le soir. Depuis notre départ de Yambouya, nous n'en avons pas perdu un seul.

Aucun accident grave ne nous était encore arrivé, mais, à dater de ce jour, la fortune parut nous fausser compagnie. Sous l'impression que ces deux hommes étaient tombés aux mains des indigènes, je prêchai mes gens à l'appel du matin, et leur fis un long sermon sur ce texte. Nous sûmes, treize mois

après, qu'ils avaient déserté et réussi à atteindre Yambouya; ils y débitèrent force récits extravagants de guerres et de désastres qui, reproduits par les officiers dans leurs lettres au Comité, causèrent de vives inquiétudes à nos amis d'Europe. Si j'avais cru qu'il fût possible à deux messagers de mener à bien cette contremarche, certes je me serais empressé d'envoyer au major Barttelot des nouvelles authentiques et la carte de la route qu'il devait suivre un mois plus tard, pensions-nous.

Notre première étape après les rapides du Mariri nous conduisit à la grande station de Moupé sud — plusieurs villages nichés dans de jolies plantations. — Leurs chefs avaient nom Mbadou, Alimba et Mangroudi.

Le 22, le chirurgien Parke, l'officier de service du jour, eut la mauvaise chance de s'éloigner de la rivière, et de prendre dans la forêt une fausse direction. Il finit par enfler un sentier où l'on trouva une femme accompagnée d'une enfant aux grands yeux, à peau brune. Elle leur indiqua la route de l'eau et on lui rendit la liberté. Influencés par elle, les naturels de Moupé nord, sur la rive droite, consentirent à trafiquer et nous fournirent deux œufs et une douzaine de volailles.

En cet endroit, le lit de la rivière est formé d'une roche ininterrompue de grès fin et dur, couleur brique; aussi, bien que nombreux, les petits rapides ne nous présentèrent-ils que peu de difficultés. Les berges s'élèvent parfois à plus de 12 mètres au-dessus de l'eau, et l'on pouvait voir sur leur coupée la roche s'étager en strates horizontales, ressemblant parfois à des pierres de taille en éboulis.

Chez ces riverains le signe de paix paraît être de verser de l'eau à pleines mains sur la tête du visiteur. En approchant du camp, ils nous criaient de loin: « Ah! *Monomopote!* (fils de l'Océan), nous souffrons de la faim et n'avons pas de vivres, mais vous en trouverez en abondance en remontant la rivière. » A quoi nous répliquions: « Mais nous souffrons de la faim aussi, et ne pourrions aller plus loin si vous ne nous procurez à manger. » Là-dessus, ils nous lancèrent de beaux épis de maïs, des bananes et des cannes à sucre. Cette cérémonie servit de préliminaire à des transactions au cours desquelles ces innocents naturels se montrèrent aussi malins

et aussi voleurs que les plus fripons des Ouyyanzi du Congo. Ces indigènes se nomment Babé.

Nous troquions facilement, contre des cannes à sucre et du tabac, de vieilles boîtes à sardines et à cartouches, des conserves ayant contenu du lait ou des confitures; une poule se payait un mouchoir de coton. Ils nous montrèrent des chèvres, qu'ils se refusèrent ensuite à nous vendre; elles sont



Coiffure des Babé, aigrette en soies.

le monopole des chefs, paraît-il. En fait d'étoffes, les cotonnades d'un rouge éclatant excitaient seules leur envie. Nous vîmes quelques cauris entre leurs mains, et au fond d'un canot, un tronçon d'épée long de 22 centimètres, ayant appartenu à un officier d'infanterie. J'aurais aimé à savoir l'histoire de cette épée et la liste de ses possesseurs depuis qu'elle était sortie d'une manufacture de Birmingham. Sans doute, leurs voisins de l'intérieur ont été, de façon ou d'autre, en contact avec des Soudanais; mais notre ignorance du langage et la susceptibilité de nos nouveaux amis limitaient nos conversations à quelques mots de paix ou de trafic.

Ces naturels ne diffèrent guère, par les mœurs et le costume, de ceux qui peuplent les régions du Congo supérieur. Leur coiffure est une carcasse d'osier tressé que décorent les plumes



Pagaie du haut Arouhouim.

du perroquet rouge, ou bien un bonnet en peau de singe, au poil gris ou noir, dont la queue pend en arrière. Les ornements du cou, des bras, des chevilles sont en fer poli, rarement en cuivre, jamais en laiton. « *Senneneh* » est chez eux le salut de paix et d'amitié comme chez les Manyouema, les Ouregga et les Oussongora au-dessus de Stanley-falls. Ils ont d'élégants

avirons en forme de feuille allongée et sculptés finement.

Leur teint est plutôt couleur d'ocre que noir. Quand on les voit en troupe sur la rive opposée, la différence n'est pas grande entre la nuance rougeâtre du sol et celle de leur peau, due en partie à la poudre de campêche qui, mélangée avec de l'huile, sert à composer leur toilette; mais cette teinte claire provient aussi de ce qu'ils sont toujours à l'ombre. Bakoula, qui ne faisait jamais usage de cette poudre, avait cependant la peau moins foncée que la plupart de nos Zanzibari.

Le 24, l'avant-garde, sous les ordres de M. Jephson, fournit une marche superbe — 14 kilomètres — pendant laquelle elle traversa 17 cours d'eau et criques. Dans ces occasions-là, Jephson déployait une vigueur extraordinaire. Sous beaucoup de rapports, il était exactement ce que j'avais été en mes jeunes années, avant que l'âge et les fièvres par centaines m'eussent refroidi le sang. Il a ma taille, mon poids, ma conformation et mon tempérament. Il est ardent, plein de confiance en lui-même, dur au mal et tout simplement infatigable. Il entrera, sans hésiter, dans une mare boueuse, dans un borbier infect, jusqu'au genou, jusqu'à la ceinture, jusqu'au cou, tout entier, s'il le faut; sybarite, délicat et dédaigneux en terre civilisée, voyageur et travailleur en Afrique, il a besoin d'être contenu et guidé dans son propre intérêt. Ses camarades Stairs, Nelson et Parke lui ressemblent en plusieurs points. Stairs est le militaire actif et intelligent auquel suffisent un signe, un ordre bref, qui se rend maître d'un plan et l'exécute à la perfection. Nelson, un centurion de l'ancienne Rome, peut faire beaucoup, parce que le chef l'a ordonné; il ne s'attarde pas à demander le motif: il sait que son devoir est d'obéir, et sa force vitale, son énergie, sa résolution, son grand bon sens sont à mon service pour agir, souffrir ou mourir. Et Parke, noble et bon, patient et dévoué, si doux aux malades et en même temps si énergique! Il s'oublie pour les autres et répand la consolation autour de lui, au milieu de notre atmosphère de soucis et de souffrances. Jamais quatre plus vaillants compagnons ne mirent le pied sur le sol de l'Afrique. Jamais chef d'expédition n'eut autant de raisons que moi de bénir son heureuse étoile!

Ce jour-là, Jephson eut deux aventures. Libre, joyeux, tout aux impulsions de sa nature primesautière, il dirigeait les